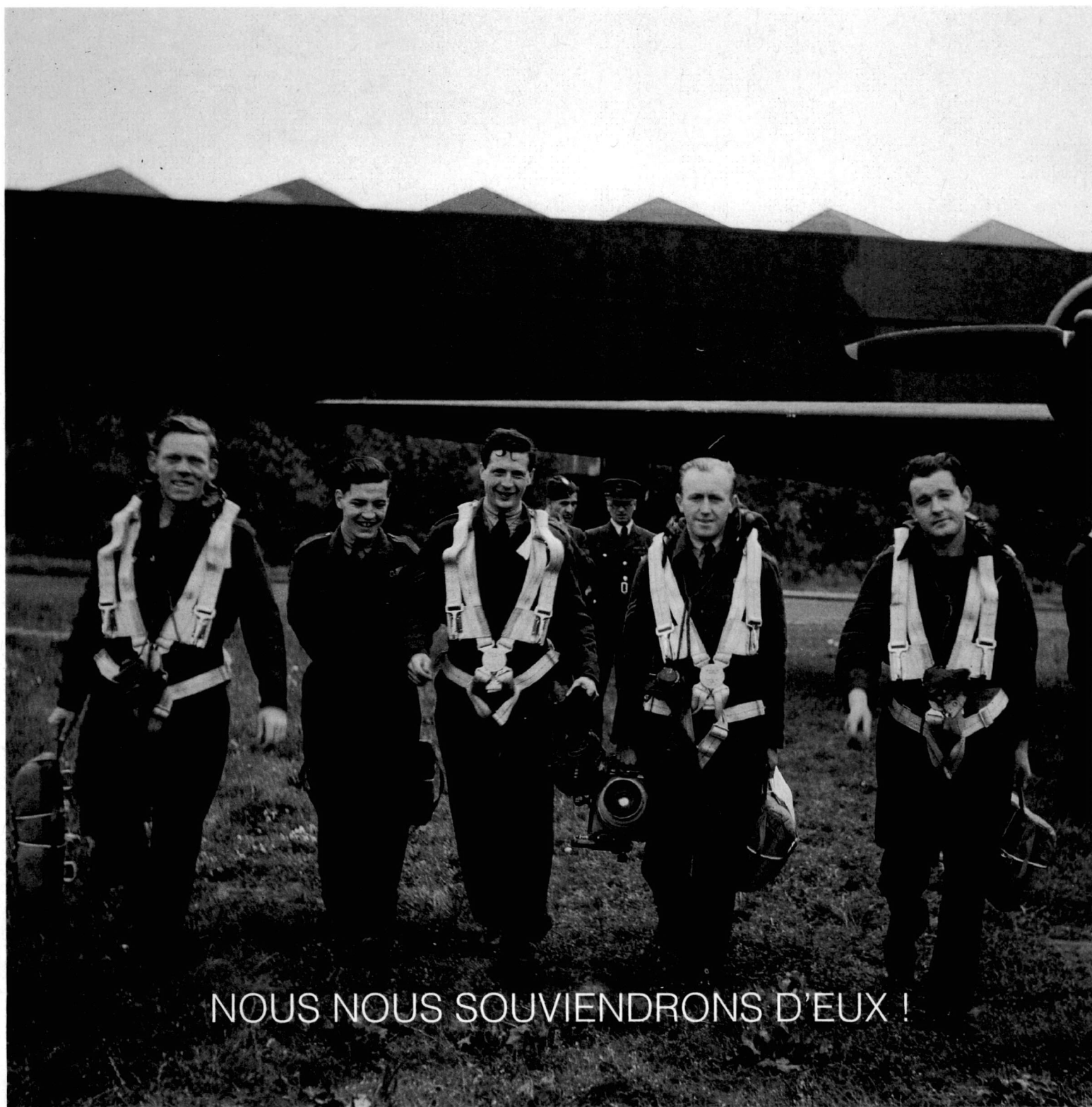




MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 31, AUTOMNE 2013



NOUS NOUS SOUVIENDRONS D'EUX !



Mémoire vivante

Numéro 31
Automne 2013

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran
Outremont (Québec)
H2V 3E6

514-948-4999

Comité de rédaction

Jean A. Savard, président de la SHO
Hélène-Andrée Bizier, rédactrice en chef
François Beaudin
Jean De Julio-Paquin

Conception graphique

Louis Perreault

Photographie de la couverture

Archives Charles Thurber

La Société d'histoire d'Outremont
est membre de la FSHQ et du RAQ.



Fédération
des sociétés
d'histoire
du Québec



Québec NEQ 1142261537 02-02-95
Ottawa 141330365RR001
Organisme de bienfaisance reconnu

SOMMAIRE

Outremont, pépinière d'aviateurs de la Deuxième Grande Guerre par Pierre Vennat	3
Le Collège Stanislas a 75 ans. <i>Des Canadiens français sans peur, des chrétiens sans reproche</i> , par Charles Thurber	5
Pigeons et humains, une longue et bien surprenante complicité... par Jean Léveillé	7
Vers une nouvelle église Saint-Viateur-d'Outremont par François Beaudin	8

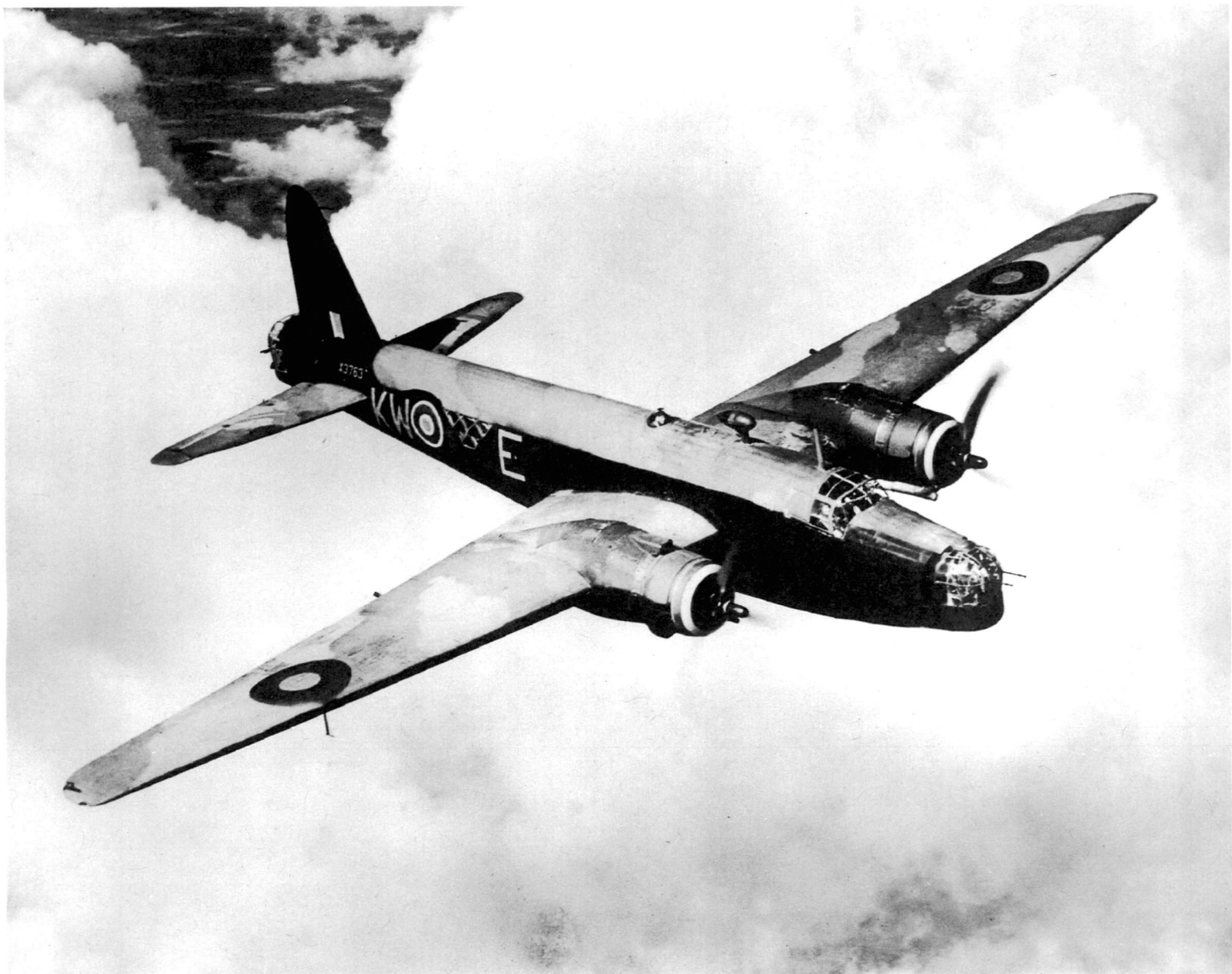
Photo en couverture

Retour de mission

C'était il y a 60 ans... À 1 heure 46, le matin du 15 avril 1943, six membres de l'escadrille 425 Alouette perdaient la vie dans l'écrasement du Wellington X-3763 où ils prenaient place. L'avion revenait d'une mission de bombardement au-dessus de Stuggart, en Allemagne, et retournait à la base de Dishforth, en Angleterre, quand il a été abattu par le chasseur allemand du lieutenant Franz Draude de l'escadrille 4./NJG4. Les corps, retrouvés près de Mussey-sur-Marne, en Champagne, ont été enterrés dans le cimetière de ce village où un monument a été érigé, au mois de mai 1993, pour souligner le 50e anniversaire de ce drame. Deux Britanniques faisaient partie de l'équipage : Albert Jones, 19 ans, second pilote, et le bombardier Derek Vollans, 23 ans. Les aviateurs canadiens-français étaient le pilote Joseph-Alexandre-Théodore « Teddy » Doucette, 24 ans, et son escadrille formé du navigateur Joseph-Omer-Léopold Desroches, 24 ans, du radio Paul-Henri-Georges-Paul-Ledoux, 27 ans et du mitrailleur arrière Pierre-Paul Trudeau, 22 ans.

La photo de la couverture a été prise en Angleterre, lors d'un retour de mission de l'équipage du pilote « Teddy » Doucette qui figure au milieu du groupe, écouteurs et gants à la main. À droite, au bout du rang, arborant un demi-sourire, l'Outremontais Pierre-Paul Trudeau qui se serait enrôlé « par goût de l'aventure », contre l'avis de ses parents. Ces deux aviateurs ont perdu la vie à Mussey-sur-Marne.

À gauche sur cette photo, le sans-filiste Robert Bruyère qui, blessé lors d'une expédition précédente, n'a pas participé au raid sur Stuggart. Avec la collaboration de l'historien Yves Dupéré, musée de la Défense aérienne de Bagotville. Photo : Forces canadiennes, PL 10529, collection Musée de la Défense aérienne.



Le Wellington X-3763 du pilote Teddy Doucette, abattu près de Mussey-sur-Marne, le 15 avril 1943.
Photo : Forces canadiennes, V1-p18b, collection Musée de la Défense aérienne.

Nous nous souviendrons d'eux ! **Outremont, pépinière d'aviateurs de la Deuxième Grande Guerre**

Par **Pierre Vennat**,
Journaliste-historien

Comment la population d'Outremont a-t-elle vécu la Deuxième Guerre mondiale? En 1941, deux ans après le début du conflit, 30 000 personnes y résidaient. Le nombre précis de ceux qui se sont enrôlés n'est pas connu. De nombreux militaires ne sont pas revenus, ayant laissé leur vie sur les champs de bataille pour que nous puissions vivre en paix depuis. Le nom de la plupart d'entre-eux figure sur le cénotaphe élevé dans le parc Outremont, en plein cœur de la ville. De nombreux militaires ne sont pas revenus, ayant laissé leur vie sur les champs de bataille pour que nous puissions vivre en paix depuis.

Comment ont réagi leurs parents? Pourquoi ces jeunes gens s'étaient-ils enrôlés? Patriotisme? Goût de l'aventure? On a écrit à propos de la carrière du major-général Léo Richer Laflèche, élu, en 1942, député fédéral d'Outremont en pleine crise de la conscription, et devenu ministre associé des Services nationaux de guerre. On a, par contre, peu parlé

en particulier, à vouloir servir leur pays comme aviateurs, plutôt que dans un régiment d'infanterie, ces soldats de la métropole qui formèrent, notamment, la majeure partie des effectifs des Fusiliers Mont-Royal et du Régiment de Maisonneuve?

L'hypothèse que j'avance s'inspire du fait

Le mitrailleur, Pierre-Paul Trudeau et le bombardier Jacques Cholette, résidents d'Outremont, étaient parmi les cinq membres de l'équipage du premier avion à faire partie de cette célèbre escadrille, la seule escadrille canadienne-française à survoler les territoires ennemis. Ces hommes accomplissaient un travail extrêmement dangereux en volant au-dessus de l'Allemagne et des territoires occupés par celle-ci, dans le but de bombarder les sites ennemis. Malheureusement Trudeau et Cholette furent abattus et reposent dans des cimetières militaires européens.

Ce court rappel se veut un hommage à la mémoire de ces hommes courageux et un appel à ceux qui les ont connus, amis ou parents, à raconter leur histoire afin d'éviter que les héros d'Outremont ne sombrent dans l'oubli.

J'espère que nombreux seront les Outremontais qui, à la toute fin de la cérémonie commémorative du lundi, 11 novembre 2013, se joindront au public présent pour dire à haute voix : « Nous nous souviendrons d'eux! We Will Remember Them! »

Nous aurons, quant à nous, une pensée spéciale pour les 43 aviateurs morts au nom de la liberté : R. E. Anderson; J.-J. Arpin, B. Berguson, A. Brooks, P. L. Buck, G. G. Burns, W. M. Cadney, H. M. Carter, Jacques Cholette, J. H. Clarke, H. A. Clarson, J. R. Coleman, R. M. Cooper, J. Glassberg, E. H. Glazebrook, J. E. Hawe, A. A. Knew, A. L. Kirsh, J.-J. Lalonde, J. W. O. Lebruck, J. J. H. Leclaire, S. M. Levine, L. S. Levitt, C. W. Macklaier, A. P. McCracken, F. D. Miles, T. C. Mulcair, T. E. Murphy, J. C. Newman, J. R. Normandin, E. J. O'Rourke, A. Ridgway, D. Robertson, Joseph-Jules Roy, J.-T. Roy, S. L. Saxe, D. Slabotsky, L. Stein, Pierre-Paul Trudeau, A. W. Sugden, Sydney Alexander Tafler et G. E. Walker.

P. L. Burk était l'un des 427 aviateurs canadiens qui, pour leur bravoure, se sont mérités l'Air Force Cross (AFC). Quant à E. H. Glazebrook, il est l'un des 247 officiers aviateurs canadiens à s'être mérités la Distinguished Flying Cross (DFC) pour sa bravoure.



L'aviateur outremontais Pierre-Paul Trudeau à bord d'un bombardier.
Photo : Forces canadiennes, PL 10697, collection Musée de la Défense aérienne.

des nombreux Outremontais ayant servi comme volontaires durant le conflit.

Ce qui retient l'attention de l'observateur averti, c'est que 43 jeunes aviateurs issus d'une municipalité loin d'être peuplée, aient péri. Comme on peut supposer et espérer que les aviateurs outremontais ne se sont pas tous fait tuer, on peut également supposer que plusieurs dizaines de leurs concitoyens se sont enrôlés dans la RCAF (Royal Canadian Air Force ou Aviation Royale Canadienne).

Qu'est-ce qui a pu inciter tant de nos concitoyens à choisir la voie des airs au lieu de l'armée de terre, comme la plupart des Canadiens français l'ont fait? Qu'est-ce qui a pu les motiver, les francophones

que, entre les deux guerres, soit entre 1921 et 1939, seuls des gens fortunés pouvaient s'offrir le luxe de posséder un petit monoplane ou d'en louer un. Ceux-là, volaient à partir de l'aéroport de Cartierville, situé un peu à l'ouest d'Outremont, dans l'ancienne ville Saint-Laurent. Les plus anciens s'en souviennent sans doute puisqu'il ne fut fermé qu'en 1988, il y a un quart de siècle.

Certains des Montréalais francophones les plus fortunés vivaient à Outremont. Notons, entre autres, Georges Vadeboncoeur, frère du célèbre essayiste Pierre Vadeboncoeur et du juge Jacques Vadeboncoeur. Il participa à la guerre à titre d'officier de l'escadrille 425 Alouette. Il en revint, heureusement, et vécut jusqu'à un âge avancé.



Inauguration du collège Stanislas de Montréal. Cette photo a été prise au mois de septembre 1938, devant l'entrée du premier Collège Stanislas de Montréal, au 831 de l'avenue Rockland, à Outremont. L'institution ayant été créée dans le but de relever le niveau de l'enseignement secondaire au Québec, la plupart des écoliers étaient canadiens-français. Au cours du sermon prononcé pendant la messe précédant l'entrée en classe, l'abbé Méjeczka, directeur du Collège Stanislas de Paris, prit soin de dissiper l'inquiétude que la création du collège avait pu susciter dans la province : « La devise de notre vieille maison de Paris est 'Français sans peur, Chrétiens sans reproche'. Nous ferons de vos enfants, avec votre aide, des 'Canadiens français sans peur, des chrétiens sans reproche'. Nous en ferons des chrétiens généreux, nous en ferons des hommes. Tel est le programme que se propose de réaliser le collège auquel vous voulez bien faire confiance ». Photo : archives Charles Thurber.

Le Collège Stanislas a 75 ans.

Des Canadiens français sans peur, des chrétiens sans reproche

Par **Charles Thurber**,
Élève du Collège Stanislas de 1944 à 1951
Professeur de philosophie au Collège Stanislas
de 1964 à 1996

1938-2013. Voilà 75 ans qu'un établissement scolaire un peu particulier vit le jour à Outremont. Très précisément, le 12 septembre 1938, le Collège Stanislas de Montréal ouvre ses portes à un peu plus d'une centaine d'élèves. Depuis, il a pris racine et grandi, immensément grandi, jusqu'à devenir indissociable de notre paysage urbain. Quel Outremontais n'a pas vu les immeubles de pierre et de brique du boulevard Dollard qui arborent les drapeaux de la France, du Québec et du Canada?

On connaît moins cependant, les raisons profondes ayant conduit à la fondation de ce collège à pédagogie française. Contrairement à une idée fort répandue, Stanislas n'a pas été créé — comme cela fut le cas pour les lycées de Washington, de Londres, du Caire où d'autres capitales — pour que les enfants d'expatriés puissent poursuivre leurs études à l'intérieur du système scolaire français; obtenir le baccalauréat français et s'inscrire ensuite dans les universités de leur pays. Dès le départ, Stanislas, lui, fut plutôt dédié à ceux qu'on appelait alors « Canadiens français ».

Au début des années 1930, l'enseignement secondaire dispensé en particulier dans les 29 collèges classiques du Québec était critiqué par certains éléments progressistes, dont le journaliste et écrivain Jean-Charles Harvey. Virulentes et teintées d'anticléricalisme, ses positions étaient aux antipodes de celles de clercs aussi imposants que le cardinal Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec, monseigneur Camille Roy, recteur de l'Université Laval, monseigneur Georges Gauthier, évêque coadjuteur de Montréal, ainsi que de l'abbé Lionel Groulx. Si Harvey déplorait notamment le fait que les collégiens recevaient une formation de séminaristes, les acteurs du débat se rejoignaient autour de trois grands constats. Venait d'abord, l'importance démesurée de l'apprentissage des langues mortes au détriment des mathématiques et des sciences. Suivait, l'imposition de vérités toutes faites plutôt qu'une culture de réflexion et d'esprit critique et, enfin, l'absence de formation des maîtres et, par conséquent, leur méconnaissance de la pédagogie.

En 1934, on souligne le 400^e anniversaire de la découverte du Canada. Dans un discours prononcé devant une délégation française, le sénateur Raoul Dandurand évoque, pour la première fois, l'idée d'implanter un lycée français à Montréal. Après avoir décrit l'évolution matérielle et intellectuelle du peuple « canadien-français », il parle d'éducation : « Tout le problème tient dans la qualité de l'enseignement que nous serons en mesure de donner à nos enfants. J'ai souvent fait le rêve d'un lycée uniquement dirigé par des professeurs venus de France et qui nous apporterait la science et les méthodes pédagogiques françaises. Ce

lycée servirait d'exemple à nos maisons canadiennes, et le résultat de son enseignement attesterait sans aucun doute sa supériorité. »

Le rêve doit devenir réalité. Le sénateur sonde le terrain, suscite les avis. La création d'un lycée serait-elle une solution valable au problème de notre enseignement secondaire? Ne faudrait-il pas envisager d'autres options dont celle d'utiliser des manuels français; faire embaucher des professeurs français par nos collèges; constituer des bourses pour permettre aux futurs enseignants d'aller étudier la pédagogie en France; fonder une école normale supérieure dont la direction et les professeurs seraient français? Dandurand demande à Pierre Dupuy, secrétaire de la Légation du Canada en France, d'étudier toutes les options. Dupuy produit un mémoire où il retient l'option du lycée, mais pas celle d'un lycée laïc qui serait rejeté par les autorités religieuses et par la population majoritairement catholique. Pierre Dupuy oriente le sénateur vers le prestigieux Collège Stanislas qui, d'un point de vue religieux, offre toutes les garanties.

En octobre 1937, Pierre Dupuy et Raoul Dandurand rencontrent l'abbé François Méjecz, directeur général de Stanislas de Paris avec qui ils évoquent la possibilité de fonder une filiale à Montréal. Étonné, le directeur montre de la réticence : son collège n'est pas une maison missionnaire et n'a pas les moyens financiers de se lancer dans une telle aventure. Fin de la rencontre. Le sénateur ne se laisse pas abattre. Avant de revenir à la charge, il obtient l'appui des ministres de l'Éducation Nationale et des Affaires Étrangères et, surtout, du président de la République française, Édouard Daladier. L'abbé Méjecz demande à réfléchir puis, il soumet le projet au conseil d'administration du collège qui, l'ayant jugé peu réaliste, le mit de côté.

Et voilà que le sénateur Dandurand rebondit à nouveau. Il fait intervenir le ministre français des Affaires Étrangères qui, dans une lettre, « prie instamment » l'abbé Méjecz de se rendre à Montréal dès que possible. Celui-ci répond à « l'invitation » au mois d'avril 1938. Après avoir discuté des conditions spirituelles et matérielles dans lesquelles pourrait fonctionner une filiale montréalaise de

Stanislas de Paris avec les responsables de l'enseignement secondaire et avec monseigneur Gauthier, il se laisse finalement convaincre. À partir de là, la fondation du Collège Stanislas de Montréal devient une priorité.

Après la visite de l'abbé Méjecz, les choses se précipitent. Le 26 juin 1938, on crée la corporation du Collège Stanislas de Montréal. Le 14 juillet suivant, la municipalité d'Outremont lui cède une centrale téléphonique désaffectée située au 831 de l'avenue Rockland. En moins de deux mois, le bâtiment sera transformé en établissement scolaire. Les travaux ont à peine débuté que, le 31 juillet, l'abbé Amable Lemoine, directeur de Stanislas de Montréal, débarque avec la première équipe de professeurs français. Ils vont procéder à l'inscription des futurs élèves, leur faire subir les examens d'entrée et préparer l'année scolaire. Ils s'acquittent de ces tâches grâce aux clercs de Saint-Viateur qui ont mis à leur disposition des locaux de l'Académie Querbes.

À 9 heures 30, le matin du 12 septembre 1938, jour de la première rentrée, tout était prêt. Les élèves, leurs parents, ainsi que les abbés Méjecz et Lemoine, leurs professeurs, le sénateur Dandurand, le maire Joseph Beaubien et d'autres notables d'Outremont, assistèrent à une messe du Saint-Esprit en l'église Sainte-Madeleine. Ils défilèrent ensuite jusqu'à l'avenue Rockland où ils franchirent les portes de leur nouveau collège.

Sources :

Archives publiques du Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Archives de l'Archevêché de Montréal
Archives du Collège Stanislas de Paris
Archives du Collège Stanislas de Montréal
Fondation Lionel-Groulx
DANDURAND, Raoul; HAMELIN, Marcel. Les mémoires du sénateur Raoul Dandurand (1861- 1942). Québec, Presses de l'Université Laval, 1967. 374 p.
Collège Stanislas de Montréal. Bulletin des études françaises, revue littéraire et scientifique, 1941 à 1945.
HARVEY, Jean-Charles, Art et Combat, éditions de l'A.C.F., 1937. 229 p.



Le Chemin de la Forêt, à Outremont, conduit vers l'un des endroits où abonde une faune ailée variée. Lieu de mémoire par excellence, il abrite quelques cimetières dont celui du Mont-Royal que la Commission des lieux et monuments historiques du Canada a élevé au rang de lieu historique national, en 1998. En 2002, une plaque commémorant le 150^e anniversaire de ce cimetière a été dévoilée à l'entrée principale.

Sur ce site, on croise, entre autres, des pigeons, oiseaux vénérés par certains et détestés par d'autres. Mais qui sont-ils au juste ? Domestiqués par les Égyptiens, les pigeons ont longtemps assuré la survie alimentaire des humains avant d'être supplantés par le poulet. En Nouvelle-France, les pigeons ont accompagné les premiers colons qui affectionnaient particulièrement la chair des pigeonneaux, plus tendre que celle de leurs parents, tendue et longue à cuisiner.

Parmi d'autres qualités, leur endurance à parcourir de très longues distances mais, surtout, leur exceptionnelle aptitude à retrouver facilement leur chemin en firent dès la plus haute antiquité de précieux messagers.

En Europe, vers 1851, le télégraphe remplace progressivement le cheval et le train pour la transmission plus rapide des nouvelles. Comme pour bien des inventions, une longue panne survient. Un dénommé Israël Berr Josaphat propose aux diverses agences financières et aux médias, le service de ses 45 pigeons.

Ces oiseaux-messagers font sensation, incitant leur heureux propriétaire à fonder une entreprise du nom de Reuters. Eh ! Oui ! Celle-ci deviendra, après quelques ajustements bien sûr, la célèbre Agence Reuters encore essentielle de nos jours.

Dès la Grèce antique, les pigeons ont assuré la transmission de nombreux résultats dont ceux des olympiades, des victoires et des défaites dont celle de Napoléon Bonaparte à Waterloo. Ceci devait attirer l'attention des armées et au cours des grands conflits dont ceux de la Première et de la Deuxième Grande Guerre, ils furent conscrits en grand nombre.

En les croisant dans les cimetières militaires du Mont-Royal, je me souviens que des milliers d'entre eux ont participé au sauvetage de pilotes tombés en mer, de bataillons alliés dont la situation semblait désespérée... De valeureux faits

d'armes leur ont valu bien des décorations. On immortalise les plus célèbres d'entre-eux au musée canadien de la Guerre, à Ottawa et au sein de célèbres institutions, aux États-Unis, entre-autres. On peut ainsi retrouver, précieusement conservés, quelques-uns des pigeons les plus célèbres dont Cher ami, Gustav, Wenkie, G.I. Joe.

Bien des peuples en apercevant les descendants de ces pigeons sur les places publiques décrivent, avec émotion, aux nouvelles générations, les exploits de ces grands héros. Saurions-nous en faire autant au pays du « Je me souviens » ?

Photographie : En 1890, le commandant de l'École militaire de Kingston fait appel aux personnes qui s'intéressent aux communications par pigeon-voyageurs dans le but de créer des élevages en colombiers dans une dizaine de villes canadiennes, dont Montréal. Ici, des soldats du corps expéditionnaire canadien photographiés au mois de novembre 1917, sur le front, en France. Devant eux, le véhicule de messagerie par pigeons voyageurs au-dessus duquel les oiseaux se dégourdissent les ailes. Archives du Musée canadien de la guerre, Photo Archives O.2179

Vers une nouvelle église Saint-Viateur-d'Outremont

par **Jean Beaudin**,

fabrique Saint-Viateur d'Outremont

P. Odilon Charbonneau, c.s.v., curé (1907-1916). 1908, 12 nov. - Assemblée des francs-tenanciers pour recommander à l'archevêque deux terrains pouvant accueillir la future église¹.

1909, 27 mars - Choix du site actuel (40 965 p. carrés), par Mgr Paul-Napoléon Bruchési, archevêque de Montréal, confirmé le 21 avril 1909; agrandi, en 1959, vers le nord, pour ériger le presbytère actuel.

1909, 23 mai - La Fabrique autorise l'achat du terrain, au montant de 18 637,50 \$.

1909, 24 oct. - Bénédiction du terrain par Mgr Zotique Racicot, évêque auxiliaire de Montréal².

1910, 2 mai - Choix des architectes Louis-Zéphirin Gauthier & Joseph-Égil-de-Césaire Daoust³.

1910, 9 déc. - Approbation des plans de l'église et du presbytère.

1910, 21 déc. - Les devis pour travaux d'excavation étant prêts, la demande de soumissions est publiée dans La Patrie et Le Devoir. Le 27, ouverture des soumissions : M. Eugène Lessard est choisi.

1910, 28 déc. - Début des travaux d'excavation.

1911, 30 mars - Les plans et devis de l'église et du presbytère sont prêts. Publication des demandes de soumission.

1911, 31 mars - Sélection de Louis-Joseph Fauteux & Cie, entrepreneurs, de Saint-Benoît-de-Deux-Montagnes. L'entreprise a construit une centaine d'églises, permis 413.

1911, 10 avril - Résolution du conseil de Fabrique pour porter l'emprunt à 175 000,00 \$⁴.

1911, 16 avril - Fin des travaux d'excavation et de canalisation ; début des travaux de construction des église, sacristie et presbytère⁵.

1911, 24 sept. - Bénédiction de la pierre angulaire, par Mgr J.-M. Émard, 1er évêque de Valleyfield⁶.

1911, 3 déc. - L'emprunt de 125 000,00 \$ est porté à 175 000,00 \$ par le conseil de paroisse. Résolution ratifiée par l'assemblée de paroisse, le 6 décembre, approuvée ensuite par Mgr Bruchési et autorisée par la Législature, le 15 février 1912.

1912 - Sculpture des archivoltes et gables de la façade, ainsi que des anges porteurs de l'écu de saint Viateur (SV) par Cléophas Soucy (1879-1950).

1912, 1er juil. - Le P. Charbonneau s'installe dans le nouveau presbytère.

1912, 20 août - Décision de faire fabriquer les bancs de l'église sur le modèle de ceux de l'église Saint-Enfant-Jésus-du-Mile-End.

1912, 11 sept. - Abandon de l'église du 298, de l'avenue Outremont. Démolie vers 1923, son presbytère subsiste encore.

1913, 16 mai - L'emprunt est porté de 175 000,00 \$ à 225 000,00 \$, décision approuvée par l'assemblée des francs-tenanciers, le 25 mai, et par Mgr Bruchési, le 18 septembre⁷.

1913, 26 oct. - Fête de saint Viateur. - Bénédiction de l'église et inauguration⁸. - Dans la semaine qui suit : bénédiction du chemin de croix, plâtre de Carli et Petrucci de Montréal.

1913 - Travaux de modification à la tour principale.

1913 - Installation des vitraux à motifs fleuris du sommet des murs de la nef ; cartons de Guillaume-Ernest-Raymond Pellus. - Henri Perdriau, verrier. Orgue Casavant.

1913, 1er juil. - Achat de tous les appareils d'éclairage intérieurs et extérieurs, de The Kimberly Co. de New York.

1913 - Sculpture du moule des chapiteaux par Cléophas Soucy.

1914 - Installation de la statue en bronze de saint Viateur, au sommet de la façade - Œuvre de Joseph-Georges Picher, sculpteur.

1914-1916 - Installation des grandes verrières et des vitraux de la vie de saint Viateur - Cartons de Guido Nincheri dont c'est la première œuvre au Canada; Henri Perdriau, verrier.

1915 - Plafond et arche gothiques au baptistère. - Gauthier et Daoust, architectes.

1916 - Décoration peinte du baptistère par Guido Nincheri.

1916 - janvier - Statue du Sacré-Cœur, en marbre de Carrare, Balducci et Giacomini, de Rome -

1916, 6 août - Fête de la reconnaissance, à l'occasion du départ du P. Charbonneau. «La plus grande consolation de ma vie a été, avec l'aide de mes dévoués marguilliers, d'élever à la gloire de Dieu et à l'honneur de saint Viateur, un temple qui fait honneur à la paroisse et qui attire par la majesté de son style l'admiration de tous les visiteurs de la grande cité de Montréal.»

Source

¹ A l'exception des références précisées, toutes les éphémérides, sont tirées de : TESSIER, Hector, c.s.v. Saint-Viateur d'Outremont, Presbytère Saint-Viateur 183, avenue Bloomfield. Outremont 1954. 675 p.

² P. 484-488, avec photos. Compte-rendu de la cérémonie. Discours de Mgr Zotique Racicot, évêque auxiliaire, et du P. Charbonneau, c.s.v., curé. La Patrie, 25 octobre 1909.

³ P. 492-493. (Jules Poivert, professeur d'architecture à l'École des Beaux-Arts, se joindra à eux comme architecte-conseil).

⁴ P. 509.

⁵ P. 510, «On commence l'érection de l'église d'Outremont». La Patrie, 15 avril 1911.

⁶ P. 511-514, photos, p. 512-513. Photo de l'église en construction, p. 517.

⁷ P. 523-524.

⁸ P. 529-532. Article du journal Le Devoir, 27 octobre 1913.



MÉMOIRE VIVANTE

Normand Lester raconte... la maison Imbault



La Société d'histoire d'Outremont convie ses membres et leurs invités à une conférence donnée par le réputé journaliste Normand Lester sur la maison Imbault.

Construite au début du XIXe siècle, sur l'ancienne côte Sainte-Catherine, la maison du jardinier François-Xavier Imbault est la plus ancienne demeure d'Outremont. Elle appartient à notre conférencier qui protège sa valeur d'icône du patrimoine outremontais.

OÙ ?

Centre intergénérationnel d'Outremont
999, avenue McEachran

QUAND ?

le 29 octobre 2013, à 19 heures 30

COMBIEN ?

Entrée libre à tous